



MOT D'ORDRE

AVEZ-VOUS UNE ÂME IMMORTELLE?

Jeune homme chrétien, c'est à vous que je pose cette question. — Mais vous m'insultez! — Pas du tout; car je connais l'Évangile; je sais ce que Jésus-Christ demande de ceux qui veulent opérer leur salut; or à vous entendre parler, à voir le peu de cas que vous faites des commandements de Dieu, ne croirait-on pas que, pour vous, tout doit finir à la mort?

On dirait que l'homme perd le sens dès qu'il s'agit de ses éternelles destinées. Dans la vie commerciale ou industrielle, dans l'économie domestique, les arts, les sciences, le sport, il envisage fermement le but à poursuivre, il proportionne les moyens à la fin, il lutte pour renverser les obstacles, en un mot, il se montre sérieux et avisé. Si, par exemple, il organise un voyage de plaisir, il marque l'heure du départ et la date du retour; il s'assure les véhicules les plus agréables et les moins coûteux; il détermine les endroits où l'on s'arrêtera, où l'on prendra une réfection, où l'on s'amusera; bref, il prévoit tout jusqu'aux moyens de parer aux éventualités.

Regardez cet homme au front chargé de soucis; il va, vient, consulte, travaille jusqu'à l'épuisement. Il a perdu l'appétit; il ne dort plus ou, s'il repose, c'est dans l'agitation d'un esprit troublé. Quels intérêts sont donc en jeu

pour qu'il leur sacrifie son repos, sa santé, presque sa vie? Oh! peu de chose : un procès à gagner, un honneur à se procurer, une entreprise à mener à bonne fin, et autres affaires semblables qui passent avec la vie.

Ainsi, en tout ce qui concerne les affaires matérielles, l'homme déploie une sagesse digne de sa qualité de roi de la création. Ce n'est que dans le grand voyage de la vie, dans la redoutable affaire du salut, qu'il devient inintelligent, léger, stupide.

Mais Dieu a ses élus qui s'occupent avant tout de leur âme, tels, saint Louis de Gonzague et saint Stanislas Kostka que, cette année, à l'occasion du deuxième centenaire de leur canonisation, le souverain Pontife propose à l'imitation de la jeunesse catholique du monde entier.

Eux aussi aimaient le plaisir, eux aussi entendaient les appels d'un monde séducteur; mais ils comprirent l'inutilité de ce qui passe si vite. Ils résolurent de conquérir le ciel et, à cette fin, sacrifiant le brillant avenir que leur avait préparé leur naissance, ils se consacrèrent entièrement au service de Dieu. Louis disait : "A quoi cela me servira-t-il pour l'éternité?" Stanislas répondait à ceux qui l'invitaient à prendre part à leurs divertissements : "Non, je suis fait pour quelque chose de plus grand".

Jeune homme chrétien, ce qui était vrai pour eux, ne l'est pas moins pour vous. A quoi vous servirez ces amusements dangereux auxquels vous vous livrez? Vous êtes fait pour quelque chose de plus grand. On ne vous propose pas de tout quitter comme Louis de Gonzague et Stanislas, mais on vous demande d'avoir pitié de votre âme, d'observer les promesses de votre baptême, de garder Dieu dans votre cœur. Vous pouvez le faire; qui vous en empêche?



MIETTES D'EVANGILES

JÉSUS À L'ÉCOLE DES DOCTEURS

DANS LE TEMPLE

LA fête de la Pâque chez les Juifs se célébrait au printemps; elle avait été instituée pour leur rappeler comment leurs ancêtres avaient échappé de la captivité en Egypte.

Fidèles observateurs de la loi de Dieu, chaque année Marie et Joseph se rendaient à Jérusalem pour célébrer cette fête solennelle.

Quand Jésus eut accompli sa douzième année, il accompagna ses parents dans leur saint pèlerinage à la maison du Seigneur.

Les pèlerins restaient une semaine dans la ville sainte, après quoi chacun était libre de regagner son domicile.

Le saint Evangile ne nous a pas dépeint le gracieux Enfant prosterné en adoration devant la face de son Père céleste. Nulle plume, nul pinceau n'aurait pu retracer le divin spectacle de cet Enfant, ignoré de la terre, mais sur lequel le ciel s'ouvre, et en qui l'Éternel a mis ses complaisances!

Nul doute que Jésus ne dût faire l'édification de tous ceux qui furent témoins de sa piété. Les mères envièrent à Marie le bonheur de posséder un tel trésor.

Hélas! mère bienheureuse, Marie allait devenir une mère affligée : le glaive prédit par le saint vieillard Siméon allait une fois encore transpercer son cœur, et se tourner et retourner dans la plaie pendant trois jours!

Quand les solennités de la fête furent passées, Marie et Joseph se joignirent à l'une des caravanes qui regagnaient la Galilée en chantant des psaumes et de saints cantiques.

C'était environ un millier de personnes formant plusieurs groupes distincts : les jeunes gens devaient aimer à se réunir pour mettre en commun leur gaieté et leur entrain; les parents et les amis qui vivaient dispersés goûtaient le plaisir de cheminer ensemble pour resserrer les liens de la parenté et de l'amitié.

Cela explique comment les membres d'une même famille pouvaient aisément se séparer ; mais comme les haltes pour la nuit se faisaient toujours aux mêmes endroits, ils étaient certains de se retrouver : ils n'en éprouvaient donc aucune inquiétude.

Ajoutons, avec Bossuet, que les charmes du saint Enfant étaient merveilleux : il est à croire que tout le monde le voulait avoir, et ni Marie ni Joseph n'eurent peine à croire qu'il fût dans quelque autre troupe des voyageurs. Ainsi Jésus échappa facilement : "et ses parents marchèrent un jour" sans s'apercevoir de leur perte.



A la tombée de la nuit, la caravane fit halte, et les familles se recomposèrent. Mais Marie et Joseph attendirent vainement l'enfant Jésus. Leur alarme fut vive, et ils s'empressèrent de s'enquérir de lui auprès des parents et des connaissances qu'ils avaient dans la caravane.

A tout moment ils s'attendaient à voir surgir dans l'ombre la blanche silhouette d'un enfant, accourant se jeter dans leurs bras et disant : "N'ayez pas peur, me voici !" Mais ils ont passé et repassé à travers tout le campement, et Jésus ne paraît point, et personne ne l'a vu ! La nuit se passa dans de mortelles inquiétudes.

Le lendemain, à la fine pointe du jour, ils retournent sur leurs pas. Ils scrutent d'un regard anxieux les groupes qu'ils rencontrent : ils interrogent les pèlerins qui reviennent de Jérusalem. Vaines recherches, la nuit survient, et Jésus est toujours absent !

Enfin au bout de trois jours de recherche laborieuse et angoissante, quand il eut été assez pleuré, assez recherché, le saint Enfant se laissa trouver dans le Temple.

Il était assis, avec d'autres auditeurs, dans une vaste salle, voisine du parvis des prêtres et réservée aux docteurs de la Loi, qui y donnaient leur enseignement. En ces jours solennels, grande était l'affluence de ceux qui se pressaient autour de leur chaire pour s'instruire de la Loi du Seigneur.

Et le divin Enfant s'était mêlé à cette foule. Or ses questions, comme les réponses qu'il était parfois amené à donner aux docteurs manifestaient tant de sagesse et de prudence pour un enfant, sa voix était si douce, et si grand le charme qui se dégageait de toute sa personne, que docteurs et auditeurs, tous étaient émerveillés devant le petit prodige de douze ans!

Survenant donc dans cette réunion, Marie et Joseph furent au premier abord absolument interdits. Mais l'heureuse mère se souvint de la mère désespérée, et, entre deux embrassements, de son cœur s'échappa ce tendre reproche : "Mon fils, pourquoi nous avez-vous fait cela? Voilà que votre père et moi nous vous cherchions, bien en peine de vous!"

Jésus, qui préludait ainsi à la mission divine qu'il était venu remplir sur la terre, fit cette courte réponse : "*Pourquoi me cherchiez-vous? Ne saviez-vous pas que je dois être tout entier aux affaires de mon Père?*", c'est-à-dire, à la rédemption du monde par l'enseignement de ma doctrine et par les exemples d'une vie toute sainte; pour cette mission, je ne suis soumis à personne : je ne dépends absolument que de Dieu et de moi-même.

Marie et Joseph, remarque ici saint Luc, "ne comprirent pas le sens de ce que Jésus leur avait dit"; ils devaient en effet se demander avec étonnement comment Jésus allait à l'avenir "s'appliquer aux choses de son Père".

L'unique consolation de Marie était de garder le souvenir de toutes ces choses et de les repasser dans son cœur. Quant à Jésus, l'heure de son évasion définitive ne devait sonner que dix-huit ans plus tard. Après cette parole de Jésus, la première que nous ait rapportée l'Évangile, le silence se fit de nouveau autour de lui.

Et Jésus s'en retourna avec eux et revint à Nazareth. "Il leur était soumis, et il croissait en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes."

Chers enfants, la fin des vacances vous a ramenés auprès des "docteurs" dont la tâche principale est de former de vous des chrétiens : *quæ servirait, en effet, de gagner l'univers si l'on venait à perdre son âme!* Comme le divin Enfant, votre modèle,

aimez bien l'école : vos maîtres s'estimeront dédommagés de toutes leurs peines s'ils trouvent en vous attention, travail, piété, soumission et reconnaissance.

Quel charmant spectacle que celui d'une classe où l'on travaille ferme, sous le regard du bon Dieu ! Bien sûr que la sainte Mère doit sourire en contemplant ces bonnes figures, qui lui rappellent si bien son divin Fils écoutant gravement et interrogeant les vénérables docteurs du Temple.



NONNI ET ELIS

I. — LUMIÈRE MYSTÉRIEUSE

Alors que, jeune garçon, je vivais encore dans l'Islande, ma douce patrie, je me tenais pour très heureux d'habiter tout contre l'océan.

Notre maison, en effet, se trouvait seulement à quelques mètres du rivage de l'Atlantique.

Et peu à peu, l'océan m'était devenu un ami, un ami très cher, et il me devenait chaque jour davantage, car chaque jour il me ménageait d'autres surprises et d'autres joies.

Mais une certaine fois, en fait de surprises, il m'en réserva une si extraordinaire que je veux la conter ici.

C'était un soir de fin d'été. Assis dans ma chambrette, je dévorais les contes arabes des *Mille et une nuits*.

Je finissais juste l'histoire d'Aladin et de sa lampe enchantée et j'attaquais la légende suivante, *Ali-Baba et les quarante voleurs*, quand soudain, au dehors, éclatent de joyeuses voix d'enfants, criant, s'interpellant et riant d'un rire tout frais et tout joyeux.

C'était la pétulante jeunesse de ma petite ville d'Akureyri — mes compagnons et mes compagnes de jeu — qui s'amusaient sur le rivage du golfe d'Eyjafjördur.

D'un bond, je fus à la fenêtre. Le soir était silencieux et calme, doux et tiède. Mais il faisait déjà si sombre au dehors qu'on ne pouvait plus voir les petits joueurs.

Je grillais pourtant d'apprendre ce qui s'était passé. Car, n'est-il pas vrai? on ne rit si haut et ne crie sa joie si bruyamment que dans les cas extraordinaires.

“Oh! mais qu'est-ce donc que ceci! m'écriai-je à mon tour, sitôt que mon regard s'était allongé vers l'océan. Quelle merveille!”

Eh! oui, qu'est-ce qui se passait donc là, devant moi? A cause de l'obscurité, je ne pouvais plus, il est vrai, distinguer la mer du rivage, mais juste à la place où devaient s'étendre les flots, je vis distinctement s'élever de toutes parts, brillantes comme des éclairs, une multitude de petites flammes qui, après avoir jailli de l'eau, scintillèrent pendant quelques secondes, pour s'évanouir aussitôt.

Jamais je n'avais vu semblable phénomène! Et il m'était impossible de deviner ce que cela pouvait être.

Comme j'entendais toujours monter sous nos fenêtres les exclamations, les rires perlés et les longs cris de joie, j'en déduisis que mes camarades contemplaient du rivage l'étonnant prodige.

Oh! vite avec eux!

Et laissant dormir sur ma table Ali-Baba avec tous ses vœux, je souffle ma petite lampe, traverse la maison en coup de vent; deux sauts, et me voilà à la côte.

Une foule d'ombres noires s'y agitent. Bientôt je reconnais l'un de mes meilleurs amis, Elis, treize ans, un petit garçon éveillé et charmant. Pour lors, le happant au vol :

— Mais qu'est-ce que ces flammes, Elis, là-bas sur la mer?

— Comment, Nonni, tu ne sais pas! Attends, je vais te montrer.

Et m'attirant tout au bord :

— Maintenant, reste là jusqu'à ce que je revienne.

A ma stupéfaction, le voilà qui s'enfonce tout droit dans la mer. L'instant d'après il a disparu.

Mais dans la direction où il s'est enfui, je vois bientôt jaillir de l'océan une suite de flammes, mystérieuses lumières qui semblent courir l'une devant l'autre, partant du rivage et le regagnant, après avoir décrit un grand cercle... Les voici revenues au bord. Elis, mon petit ami, est revenu en même temps. Quelle énigme!

— Eh bien, Nonni, as-tu compris maintenant?

— Moi, Elis, mais pas le moins du monde!

— Bon, alors je vais te faire voir, dit-il, et me saisissant le bras, il tâcha de m'entraîner avec lui dans la mer.

Je me raidis de toutes mes forces et lui criai :

— Elis, que fais-tu donc ! Tu veux me jeter à l'eau ?

— Mais voyons, Nonni, en ce moment c'est marée basse. Viens donc !

La mémoire me revient. Eh oui ! la mer est basse. A cet endroit, les eaux se sont retirées au large, laissant presque à sec le fond ferme et sablonneux du golfe. Alors, je me laissai entraîner par Elis sur ce sol humide. Quelques pas, et il s'arrête.

— Maintenant, Nonni, frappe fortement du pied.

Je frappe. Aussitôt, semblable à un éclair, une lumière s'échappe du sable comme une flamme vive, et s'évanouit sur-le-champ. Stupéfait, je m'écriai :

— Mais Elis, qu'est-ce que cela peut bien être ?

— C'est le brasillage de la mer, Nonni.

— Mais d'où cela vient-il ?

— On dit que c'est un phosphore que parfois la mer montante apporte avec elle et qu'elle dépose sur le sable en se retirant.

— Et qu'est-ce donc que ce phosphore, Elis ?

— Il proviendrait, à ce qu'on dit, d'une multitude de bestioles lumineuses, bien plus petites encore que les vers luisants. Si on les laisse tranquilles, elles demeurent sombres, mais si on les heurte, elles vomissent aussitôt feu et flamme.

Je me baissai alors et touchai le sol du doigt.

La mystérieuse lumière apparut aussitôt. Je ne sentis pourtant aucune chaleur. C'était seulement éclairant : tout brillant que ce fût, cela restait absolument froid. Je promenai mon doigt sur le sol, il s'y dessina, à peu de chose près, la même ligne lumineuse que lorsque, la nuit, on frotte un mur avec une de ces bonnes vieilles allumettes soufrées, passées de mode.

Et d'autres flammes brillantes dansent autour de nous. Ce sont les empreintes des petits pieds qui, dans l'obscurité, trépident d'aise sur le sable du fond. Une scène enchantée ! Elis et moi, depuis longtemps déjà, nous la contemplons avec un rare bonheur et nous nous réjouissons de ce nouveau prodige de l'océan, le grand ami, quand soudain une forte voix se fait entendre tout près de nous :

— Venez donc, venez !

C'était Arni, l'un des grands, qui parlait à un groupe de nos petits camarades. Je cours vite de ce côté pour savoir ce qu'ils avaient en tête.

— Arni, m'expliqua-t-on, veut faire un tour en mer dans sa grande barque et nous invite à venir avec lui.

— Oh ! dis-je, j'en suis, Arni !

— Et moi ! et moi ! et moi aussi ! crièrent plusieurs des petits garçons.

— Bien, bien, répondit Arni. Mais voyons, combien serons-nous ?

Nous nous pressâmes autour de lui. Tant bien que mal il nous compta dans l'obscurité, pour finalement trouver juste la douzaine.

— Parfait, conclut-il, la barque en porte autant. Allons, vite ! et tenons-nous bien serrés.

Groupés tous ensemble, pour ne pas nous perdre, nous suivîmes Arni. Comme Elis est de la partie, nous deux, nous nous tenons par la main, prenant bien garde que la nuit épaisse ne nous sépare. Toutefois, chemin faisant, je commence à réfléchir.

— Arni, mais pourquoi veux-tu donc, par une telle obscurité, faire un tour en mer ?

— Parce qu'en ce moment l'océan doit être plein de feu. Nous le verrons bien sitôt que la barque, en s'éloignant du rivage, mettra l'eau en mouvement. Peux-tu t'imaginer un pareil spectacle ?

— Mais, dis ? Est-ce qu'il n'est pas quand même un peu dangereux, Arni, de se risquer en mer, par cette nuit noire ?

— Et où donc serait le danger, Nonni ! La mer est absolument calme.

— Oui, mais sur l'eau, s'il nous arrive de ne plus rien voir du tout, comment alors trouver le chemin du retour ? J'ai fait cette expérience une fois avec mon petit frère Manni, et nous étions vraiment en danger.

Arni jeta un coup d'œil sur les rangées de maisons alignées tout au long du rivage :

— Vois, Nonni, beaucoup de ces maisons ont encore de la lumière. Cela suffira pour nous guider.

— Mais oui, mais oui, approuvèrent quelques voix. Il n'y a aucun danger. Il ne faut pas avoir peur, Nonni. Un vrai marin n'a jamais peur.

— Non, non, jamais ! reprit le chœur. En avant, marche !

Comme ma réflexion me faisait maintenant un peu honte, je dis :

— Je n'ai pas peur non plus. Tout ce que je voulais dire, c'est qu'il faut être prudent, surtout sur l'eau !

Et l'on continua d'avancer. Mais bientôt Elis me souffle à l'oreille :

— Ecoute, Nonni, je crois que tu as raison. Ces lumières seront vite éteintes et je ne vois pas comment, alors, nous retrouverons notre chemin.

— C'est justement ce que je pensais, Elis. Mais il est trop tard maintenant, les autres ne se laisseront plus retenir, et, si nous ne les suivons pas, ils se moqueront de nous et nous traiteront de peureux.

— Pour sûr, Nonni. N'en parlons donc plus. Allons-y et espérons que tout ira bien.

A ce moment nous arrivâmes chez Arni. Sa maison, l'une des dernières de la ville du côté nord, était assise tout contre le rivage. Là, fût-ce même par les plus basses marées, il y avait toujours de l'eau. Jamais en cet endroit on ne pouvait aller se promener sur le fond sec du golfe. Là aussi commençait la grande rade : de nombreux vaisseaux étrangers mouillaient dans les eaux profondes.

La petite troupe s'arrêta. Tandis qu'Arni allait chercher deux paires de rames sous un hangar, je ne fis, avec Elis, qu'un bond au rivage. Et nous nous penchâmes avidement sur la mer pour y plonger les mains et l'agiter.

✓ Nous poussâmes un cri de ravissement! Les jolis éclairs s'allumèrent aussi dans l'eau et d'une manière encore plus vive. Vite nous appelâmes nos camarades. Autour de nos mains, la mer semblait brûler et s'enflammer. On aurait dit qu'un coup de baguette magique l'avait changée en un scintillement, un ruissellement d'argent et d'or. Et voilà tous les petits gars, sur une seule ligne, frappant l'eau à l'envi, qui des mains, qui du bâton. Et aussitôt l'eau s'embrase et flambe. Une splendeur indescriptible! Ce coin de rivage parut en feu!

— Que c'est beau! mais que c'est donc beau! s'exclamèrent toutes les voix.

— En mer, ce sera bien autre chose encore, répliqua Arni qui revenait avec les rames... Vite, vite, la barque est là, tout près.

Il nous conduisit à la place où le canot était attaché par une chaîne de fer. Tandis qu'il maintient ferme le bateau, nous y entrons avec précaution et nous nous installons sur les bancs des rameurs et sur les autres sièges.

— Tout le monde est là? demanda Arni.

L'un de nous parcourut la barque et compta l'équipage, matelot par matelot.

— Au complet!

Arni sauta alors près de nous, lâissa tomber la chaîne et, de la gaffe, éloigna du rivage la nacelle lourdement chargée.

(A suivre.)

(Jón SVENSSON : *Récits Islandais*,
Editions Spes — Paris).

LA GRAPPE DE RAISIN

LÉGENDE TURQUE

Au temps où les fils d'Osman étaient encore en Asie, deux voyageurs parcouraient la route qui va de Brousse à Moudania. C'étaient deux riches marchands qui venaient s'approvisionner, dans la capitale, d'étoffes précieuses et de bijoux.

Le soleil tombait à plat sur la terre crayeuse. Des bouquets d'oliviers pâles faisaient seuls quelques taches d'ombre. Les marchands étaient exténués. Leurs gosiers étaient plus desséchés que les lits des torrents, leurs visages tannés comme la peau d'une outre et noircis par la poussière. Les mulets, pliant sous le faix, avançaient péniblement.

Soudain, Hadil poussa un cri de joie. Un flet d'eau murmurait, presque imperceptible, entre deux roches.

— Mustapha, mon frère, ne te semble-t-il pas bon que nous fassions halte? Nos bêtes reprendraient haleine, et nous-mêmes avons besoin de faire provision de forces, car les minarets de Moudania sont loin.

— La sagesse parle par ta bouche, Hadil.

Ils mirent pied à terre, lavèrent leurs mulets, les firent boire et, les ayant entravés, leur donnèrent de l'orge. Alors, seulement, ils s'occupèrent de leurs personnes, firent leurs ablutions dans le ruisseau et mangèrent quelques fruits.

— Frère, dit Mustapha, une idée me vient. Complétons notre toilette en nous faisant mutuellement la barbe. Tu me rendras ce service, et je te le rendrai à mon tour.

— Ton idée est bonne. La propreté est agréable à Dieu.

Mustapha déroula son turban, enleva sa veste et se laissa couvrir de savon la tête et le visage.

L'autre prit le rasoir et l'aiguisa.

A ce moment, le démon (que Dieu le maudisse!), apercevant deux hommes si parfaitement unis, conçut le projet de les brouiller à jamais.



— Si tu tuais ton compagnon, suggéra-t-il au barbier, ta richesse en serait doublée. Son mulet porte des soies comme il n'y en a pas de plus belles à Brousse, et des poignards que les plus fins artistes ont ciselés. Qui pourrait connaître ton crime? Ce désert vous environne; les cigales ne parlent pas, et, par beaucoup d'aumônes, il te sera facile de te faire pardonner.

Hadil repoussa d'abord ces conseils comme on écarte une mouche mauvaise. Mais le démon le tourmenta davantage, et l'obsession devint si forte qu'Hadil se prit à dire tout haut :

— Si je voulais, d'un coup de ce rasoir je pourrais te tuer. Personne ne le saurait, et je serais riche entre les riches.

— Si tu faisais cela, je me plaindrais au Sultan des sultans; il transmettrait ma plainte au sultan et tu serais puni.

— Eh quoi? Tu menaces? s'écria Hadil.

Et il coupa la gorge à son compagnon.

Il l'ensevelit au bord du ruisseau, et, de retour à Moudania, raconta en pleurant que le malheureux Mustapha était tombé dans un ravin.

Les années passèrent. Hadil vivait en repos, riche et considéré. Il édifiait par sa piété et par ses largesses. Le remords, qui l'avait d'abord poursuivi, s'était lassé de le tourmenter. Son âme était calme comme l'âme d'un juste.

Et, comme l'ambition de l'homme est infinie, Hadil retournait souvent au bazar de Brousse, mais en prenant un autre chemin.

Une fois, la tentation lui vint de revoir le lieu de son crime. Le petit ruisseau sanglotait toujours sur les cailloux, et à la place où Mustapha était enterré un cep de vigne avait poussé.

— Voilà bien la preuve que Dieu m'a pardonné, puisqu'il a fait germer la vie au lieu où j'ai donné la mort. Qui sait même si je n'ai pas été l'instrument de la justice divine et si l'homme que j'ai fait disparaître n'avait pas commis quelque crime?

Hadil descendit de sa mule et regarda le cep de plus près. Miracle! Bien qu'on fût en avril, des grappes vermeilles pendaient aux branches, et le soleil se jouait dans la transparence de leurs pulpes.

— Par ma tête, voilà qui est merveilleux! Du raisin en avril! Non seulement Dieu ne veut pas me punir, mais il me récompense de ma bonne action.

Il cueillit les grappes, et sa cupidité lui suggéra l'idée de tirer profit d'un fruit si rare en cette saison. Il allait justement à Brousse. Il offrirait les grappes au sultan qui ne manquerait pas de les lui payer très cher. Tout le long de la route, il se félicita de sa bonne fortune, et jamais sa conscience ne fut aussi satisfaite.

Dès le lendemain, il se rendit à l'audience du sultan Mourad. Une foule nombreuse venait se prosterner aux pieds du padischab, auquel chacun, suivant ses moyens, faisait un présent plus ou moins précieux. Notre homme attendait avec impatience. Au bout d'une heure, il lui fut permis d'approcher du sultan.

— Seigneur, je ne suis qu'un pauvre marchand, et je viens déposer à tes pieds une offrande bien modeste, une simple grappe de raisin.

— Oses-tu te moquer de moi? Une grappe de raisin en cette saison?

— Dieu me préserve de mentir! La voici.

Et Hadil déplia devant l'auguste souverain le carré de soie dans lequel il avait enveloppé les fruits.

Mais à peine eut-il détaché les nœuds qu'un cri d'horreur s'échappa de toutes les poitrines. Les grappes n'étaient plus dans le foulard. A leur place saignait une tête fraîchement coupée.

L'assassin demeura cloué par la terreur. Il n'essaya pas de mentir et raconta de point en point ce qui était la vérité.

— Tu vois, dit le sultan, ta victime a tenu sa promesse. Elle a dit qu'elle se plaindrait au Sultan des sultans et que le Sultan des sultans me transmettrait la plainte. Cela est arrivé. Gardes, emmenez cet homme et qu'on lui coupe la tête sur l'heure.

Ainsi fut fait. Le sultan ordonna qu'on élevât une mosquée à l'endroit où avait poussé la vigne miraculeuse. Les restes du monument apparaissent encore aujourd'hui dans un petit village turc.

EMILE THOMAS.



LE SEIGNEUR

Musique de GLUCK

Paroles de LAMARTINE

Adagio

La ter-re m'a cri - é: Qui donc est le Sei-
 gneur? Ce-lui dont l'âme im - mense est par - tout ré - pan-
 due, Dont un seul pas mesu-re l'é-ten - du - e, Ce - lui dont le so-
 leil em - prun-te sa splendeur, Ce - lui qui du né - ant a ti-
 ré la ma-tière Et sur le vide a fon-dé l'u - ni vers. Ce-
 lui qui sans ri - vage a ren- fermé les mers Et d'un re-gard a lan-
 cé la lu- miè-re. C'est lui, c'est lui, c'est le Seigneur! C'est lui, c'est
 lui, c'est le Sei - gneur! Que ma lan-gue re - di-se Les cent noms de sa
 gloire aux en- fants des mor- tels.



LE PETIT SAMUEL,

L'ENFANT DU SAINT APPEL

L'histoire de Samuel nous fournit l'exemple que les parents, comme les enfants, devront méditer avec le plus d'attention. Samuel est celui qui, tout petit, fut offert par ses parents au Seigneur, afin de le servir dans son temple. Il est ensuite celui qui, par son obéissance et sa piété, a su se rendre digne de la haute vocation à laquelle Dieu l'avait appelé. L'histoire de cet enfant de bénédiction apprendra très suffisamment aux parents du moins et aux enfants, ce qu'il leur importe le plus de savoir sur la question de la vocation.

Samuel compte, sans aucun doute, parmi les personnages les plus remarquables de tout l'Ancien Testament. Il fut, comme on sait, le dernier des "Juges", c'est-à-dire de ces chefs courageux et avisés, encore plus guerriers que juges, dont le rôle fut, après la mort de Josué, de défendre Israël contre ses nombreux ennemis, les Philistins plus spécialement. Samuel le sauva à un moment où son sort, humainement parlant, semblait presque désespéré.

Toute sa vie il fut le fidèle serviteur de Dieu, comme il l'avait été dès sa plus tendre enfance. Il est, en effet, dans toute la force du terme, l'enfant du Seigneur, et voilà ce que nous allons rappeler.

Il faut d'abord savoir que Samuel a été, comme les enfants les plus célèbres de l'Ancien Testament, un don tardif du Seigneur, un de ces petits que les mères désolées, avant de l'obtenir de Dieu, ont dû longtemps lui demander. Il est donc, sans aucun doute, un don de Dieu; comme son nom l'indique du reste, puisqu'il signifie, en hébreu, "don de Dieu". En effet, dit Anne, sa mère, "je l'ai demandé au Seigneur".

Mais, alors qu'elle le lui demandait, elle avait fait un vœu, celui de le lui consacrer "pour tous les jours de sa vie". Aussi bien, dès l'âge de trois ans, elle le conduisit au Grand-Prêtre.

C'était une rude épreuve, pour cette tendre mère, de se séparer d'un trésor qu'elle n'avait possédé, pour ainsi dire, que tout juste le temps nécessaire pour sentir le sacrifice qu'elle ferait en s'en séparant. Mais elle est une femme héroïque. Elle donne, sans hésiter,

ce qu'elle avait promis. Elle le fait avec joie, non pas seulement avec résignation, et glorifie le Seigneur dans un cantique admirable, presque autant que le *Magnificat* de la Vierge Marie.

Samuel servait dans le Temple, tout enfant, revêtu d'un éphod de lin. Et sa mère lui faisait une petite tunique, chaque fois un peu plus grande, qu'elle apportait aux jours marqués, lorsqu'elle montait avec son mari pour célébrer la Pâque. Et Héli bénit les bons parents du petit Samuel, en priant le Seigneur de remplacer celui que, pour accomplir leur vœu, ils lui avaient consacré.

Ce souhait fut réalisé, car Dieu leur accorda cinq autres enfants. Quant à Samuel, il devint grand devant le Seigneur.

Nous allons voir maintenant Samuel prendre une part plus directe aux grandes choses que Dieu veut accomplir en lui et par lui.

Il faut savoir qu'en ces temps-là les fils du Grand-Prêtre Héli, attachés comme leur père au service du Temple, se rendaient coupables, dans ce service même, d'un grand nombre d'actions répréhensibles, voire même criminelles. Héli, qui en est averti, leur adresse bien quelques timides reproches, mais il n'ose les punir. Et la colère de Dieu gronde, pleine de menace, sur la tête de ces enfants coupables pendant que, tout au contraire, "l'enfant Samuel progressait, et croissait, et plaisait au Seigneur autant qu'aux hommes".

En parlant de celui qui fut, à tout point de vue, le plus parfait de tous les enfants, l'Évangile dira plus tard, à peu près les mêmes paroles : "Et Jésus progressait en sagesse, en taille et en grâce, devant Dieu et devant les hommes".

Il était donc bien, le petit Samuel, un enfant chéri du Seigneur, pendant qu'il grandissait, dans le Temple, auprès du Grand-Prêtre. Ce fut alors que, pour la première fois, l'appel de Dieu se fit entendre directement à lui.

La scène est longuement détaillée au livre des Rois. Elle est de celles dont il ne faut rien omettre en les rapportant. Il n'y en a pas, dans tout l'Ancien Testament, que les petits enfants aiment autant que celle-là. Elle suffirait, au besoin, pour leur faire comprendre, par rapport à ce grand Dieu qu'on leur enseigne à prier, et tous leurs devoirs, et aussi tous leurs droits. Qu'ils goûtent ici la grâce exquise et les incomparables leçons du texte sacré :

"Un jour, comme Héli était couché à sa place, — or ses yeux avaient commencé à se troubler et il ne pouvait plus voir, — la lampe de Dieu ne s'était pas encore éteinte, et Samuel dormait dans le temple du Seigneur, là où était l'arche de Dieu. Et le Seigneur appela :

— Samuel!

"Et celui-ci, répondant, dit :

— Me voici.

“Et il courut auprès d'Héli, et lui dit :

— Me voici, car tu m'as appelé.

“Héli répondit :

— Je ne t'ai pas appelé. Retourne, et dors.

“Et il s'en alla et dormit.

“Et le Seigneur, une seconde fois, appela :

— Samuel!

“Et Samuel se levant aussitôt, alla auprès d'Héli et lui dit :

— Me voici, car tu m'as appelé.

“Celui-ci répondit :

— Je ne t'ai pas appelé, mon fils. Retourne, et dors.

“Or, Samuel ne connaissait pas encore le Seigneur, et la parole de Dieu ne lui avait pas été révélée. Et le Seigneur, de nouveau, appela encore Samuel une troisième fois. Et celui-ci se leva et alla vers Héli, et il dit :

— Me voici, car tu m'as appelé.

“Héli comprit alors que le Seigneur appelait l'enfant, et il dit à Samuel :

— Va, et dors. S'il t'appelle de nouveau, tu diras : Parlez, Seigneur, car votre serviteur écoute.

“Samuel s'en alla donc et dormit à sa place. Et le Seigneur vint, et il se tint là, et il appela comme les autres fois :

— Samuel! Samuel!

“Et Samuel dit :

— Parlez, Seigneur, car votre serviteur écoute.”

L'enfant apprit alors les grandes choses que, par lui, le Seigneur allait faire pour sauver son peuple.

Ce devaient être, en partie, des choses redoutables, comme la ruine, qui lui est alors annoncée, de la maison d'Héli, ce Grand-Prêtre qu'il aimait et vénérât comme un père.

Mais ce devaient être aussi des choses glorieuses. A peine achevé, au livre sacré, le récit de la vocation de Samuel, voici que commence celui où nous voyons le peuple, à l'appel du nouvel élu, sortir de sa torpeur et se décider, enfin, à partir en guerre contre les Philistins.

L'aurore de la victoire, malgré les dures épreuves du début, n'allait pas tarder à se lever.

D'après J.-C. BROUSSOLLE, ptre.

(L'Enfant — Téqui, Paris.)



UNE VOCATION



C'était un tout petit enfant, modeste et sage,
Un de ces anges blonds qu'on salue au passage
D'un sourire attendri, lorsque, les cheveux ras,
En fraîche blouse bleue, un livre sous le bras,
On les voit s'en aller gravement à l'école :
Leur innocence éclaire, ainsi qu'une auréole,
De ses calmes reflets leur front pensif et doux ;
Et lorsqu'ils ont passé, tranquilles, près de vous,
Dans un rayonnement de grâce et de lumière,
On sent poindre une larme au bord de sa paupière,
Au souvenir des jours où l'on était comme eux
Un tout petit enfant, candide et bienheureux.
Jean va donc à l'école, étant petit encore.
Il a douze ans. Souvent le maître le décoire ;
Et comme il retient tout et qu'il a vite appris,
Dam ! sa mère aime à voir venir le jour des prix.
Sa mère, elle est bien pauvre ; et pendant qu'à l'école
De son cher petit Jean la plume court et vole
Sur la page, elle aussi, du matin jusqu'au soir,
Maniant le râteau, la bêche ou le sarcloir,
Dans les champs d'alentour elle travaille et peine,
Les jeudis même. Ah Dieu ! quelle rude semaine !
Mais elle est courageuse. Et puis, il le faut bien :
Comme elle, son mari ne gagne presque rien,
N'étant que journalier. Là-bas, dans la chaumine,
Quatre marmots joufflus, toujours criant famine,
Quand la mère est sortie, attendent son retour
En oisillons qu'il faut abecquer tout le jour.
Petit Jean est l'aîné de la nichée entière.
Sitôt qu'il voit le jour poindre par la chatière,
Vite il se lève et dit sa prière — très bas,
Pour que les tout petits ne se réveillent pas.



VITE IL SE LÈVE ET DIT SA
PRIÈRE — TRÈS BAS.

"Notre Père ... Je vous salue,
 "Marie ... Ange qui me défends,
 "Tous les exemples des méchants,
 "Viens les écarter de ma vue.
 "Donne-moi la docilité,
 "L'intelligence et le courage,
 "De mon père bénis l'ouvrage
 "Et lui conserve la santé.
 "O Jésus, épargne à ma mère,
 "Épargne le mortel chagrin
 "De voir grandir notre misère
 "Et ses enfants manquer de pain.

Ainsi, dès l'aube, Jean fait à Dieu sa prière, —
 Tout bas, car dans un coin de la pauvre chaumière
 Dorment à poings fermés les quatre anges joufflus,
 Ses frères ... Ses parents ? il ne les entend plus :
 Devançant le jour même et chacun sur l'épaule
 La bêche au pied de houx, la faux au pied de saule,
 Ils suivent les sentiers obscurs du champ lointain

Où les attend déjà leur tâche du matin.
 Sans bruit, le petit Jean quitte aussi la chaumine.
 Et pendant que le long des grands clos il chemine,
 Parfois, à respirer l'odeur des fenaisons,
 A sentir sous ses pieds la douceur des gazons,
 En lui-même il se dit, peut-être, à sa manière :
 "Voyons, si je faisais l'école buissonnière?"...
 Mais petit Jean soudain, levant vers Dieu son cœur,
 D'un grand signe de croix chasse le Tentateur.
 O le brave écolier! Du clos, une mésange
 Entonne coup sur coup des airs à sa louange.
 Il arrive à l'école, il s'assoit à son banc ;
 Sur ses livres ouverts aussitôt se courbant,
 Chaque leçon donnée à sa classe la veille,
 Il l'apprend, la repasse ... , il la sait à merveille.
 Aussi le Frère est-il toujours content de lui.
 Jean n'est jamais puni, ne connaît pas l'ennui,
 Et son seul déplaisir lui vient de la pensée
 Que sa mère étant pauvre, elle sera forcée
 De lui faire quitter sa chère école un jour.
 Un espoir cependant qu'il garde avec amour,
 A grandi dans son cœur : oui, depuis qu'il sait lire,
 Pour être en tout semblable au maître qu'il admire,
 Il veut devenir Frère ... O Dieu, combien de fois
 Vous avez entendu de votre ciel sa voix
 Vous dire en soupirant : "Faites-moi cette grâce!"
 Bonne Vierge Marie, au sortir de la classe
 Ne l'avez-vous pas vu, le petit écolier,
 Oui, le cœur palpitant, venait vous supplier?
 Hélas! non, c'en est fait, son beau rêve s'envole
 En fumée. A jamais il faut quitter l'école.
 Sa mère, le prenant à part hier au soir,
 Après un long moment : "Tes vœux et ton espoir,"
 A-t-elle dit enfin, "me sont connus, tu penses :
 "J'ai vu naître et grandir en toi tes espérances ;
 "Et, va, j'ai bien prié la Vierge et tous les Saints
 "D'intéresser le Ciel à tes pieux desseins.
 "Mais puisque le bon Dieu te trace une autre voie,
 "Tâche, enfant, d'oublier les beautés et la joie
 "D'une plus sainte vie. Accomplis jusqu'au bout
 "Ton devoir en chrétien, et sois sûr qu'après tout
 "Tu pourras, en gagnant ton pain, quoi que tu fasses,
 "T'élever dans le ciel aux plus heureuses places.
 "Car tu sais, mon enfant, combien les pauvres gens
 "Ont peine à vivre, et nous sommes des indigents,

“Certes, nous travaillons, ton père et moi. . . .”

“L'ouvrage
“Vous a parfois manqué, mais jamais le courage,”
Remarqua Jean.

“Eh bien, nous peinerons toujours;

“Mais, mon petit Jeannot, viens à notre secours.

“Vois, ton père vieillit, sa force diminue;

“De tes frères grandis la troupe à moitié nue

“Me fait honte. Comment les mieux vêtir, hélas?

“Le peu que nous gagnons ne suffit même pas

“A toujours contenter leur faim, les pauvres anges!

“Les bonnes choses : pains d'épice, sucre, oranges,

“Ah! ils n'en ont jamais. Que de fois n'ai-je pas,

“En jeûnant, complété leur trop maigre repas!

A ce récit des maux endurés par sa mère

S'éveilla dans l'enfant une douleur amère.

Comme il pleurait, —

“Allons, mon bon petit Jeannot,”



“LE RICHE FERMIER MARC A BESOIN
D'UN BERGER.”

Dit-elle, "qu'as-tu donc? Réjouis-toi plutôt,
 "Car tu vas nous sauver. Te voilà grand ... J'espère
 "Que tu te soumettras au désir de ton père :
 "Le riche fermier Marc a besoin d'un berger.
 "En sa ferme — veux-tu? nous irons te gager.
 "Un bel écu par mois! et Mare est un bon maître.
 "Qui sait même? Si Dieu plus tard veut le permettre.
 "— Tout arrive ici-bas comme il plaît au bon Dieu —
 "Tu seras Frère. Mais, attends encore un peu,
 "Prie avec moi, travaille, et puisse la carrière
 "Où tendent tes désirs, s'ouvrir à ta prière!...
 "Ton père aimerait bien nous voir tous les deux partir
 "Dès demain; le veux-tu? ..."

Comprimant un soupir,

"Oui, je veux bien", dit Jean.

(A suivre.)



LE CANOT DU GRAND-PÈRE



CHRONIQUE

Etablissements des Frères de l'Instruction chrétienne au Canada.

Les Frères de l'Instruction chrétienne, fondés par le Vénérable Jean-Marie-Robert de la Mennais en 1817, à Saint-Brieuc (Bretagne-France), sont venus au Canada en 1886 et forment actuellement deux provinces (celle de Montréal et celle de Québec), avec un personnel de plus de 400 Frères répartis en 38 établissements, une cinquantaine de novices et plus de 150 postulants et juvénistes.

Les établissements de la province de Montréal sont les suivants : 1. Laprairie (1889) : Administration générale canadienne, résidence du visiteur, maison provinciale, scolasticat, noviciat, postulat et juvénat du Sacré-Cœur, imprimerie, reliure, divers ateliers. — 2. Collège Sainte-Marie (1886). — 3. Chambly-Bassin (1886). — 4. Sainte-Scholastique (1887). — 5. Verchères (1887). — 6. Saint-Jean-Berchmans, Immaculée-Conception de Montréal, (1888). — 7. Laprairie; école paroissiale (1888). — 8. Mascouche (1888). — 9. Saint-Ours (1891). — 10. Buckingham (1892). — 11. Sainte-Elisabeth de Montréal (1896). — 12. Sainte-Anne de Bellevue (1896). — 13. Saint-François-Xavier, Immaculée-Conception de Montréal, (1898). — 14. Saint-Paul, Saint-Edouard de Montréal, (1899). — 15. Saint-Stanislas de Montréal (1899). — 16. La Pointe-Gatineau (1903). — 17. Plattsburg (E.-U.), *Pensionnat* (1903). — 18. Saint-Zotique de Montréal (1909). — 19. Saint-Pierre Claver de Montréal (1911). — 20. Collège Saint-Jean (1911). — 21. Sainte-Clotilde de Montréal (1914). — 22. Hawkesbury (Ont.) 1917. — 23. Farnham, *Pensionnat* (1920).

Les établissements de la province de Québec sont : 1. La Pointe-du-Lac, près des Trois-Rivières (1911) : Sous peu, Administration provinciale, scolasticat, noviciat, postulat et juvénat; actuellement, résidence du visiteur provincial, Juvénat Saint-Joseph. — 2. Louiseville, *Pensionnat* (1892). — 3. Grand'Mère; école technique et industrielle; demi-pensionnat (1901). — 4. Immaculée-Conception de Shawinigan; école technique (1904). — 5. Saint-Casimir (1908). — 6. Saint-Charles de Bellechasse (1911). — 7. Sainte-Croix de Lotbinière, *Pensionnat* (1911). — 8. Neuville (1913). — 9. Ecole Montcalm; Paroisse N.-D. du Chemin, Québec (1915). — 10. Saint-Marc de Shawinigan (1916). — 11. East Angus (1918). — 12. Lac-Noir (1920). — 13. Ecole Morissette; Paroisse du Saint-Cœur de Marie, Québec (1920). — 14. Donnacona (1925). — 15. Sainte-Cécile; Trois-Rivières (1926).

Ces deux provinces canadiennes ont fondé et entretiennent deux Missions anglaises : a) Bitterne Park, près Southampton, Angleterre; b) Saint Mary's College, Kisubi, Ouganda; Afrique équatoriale anglaise. Elles fournissent encore des sujets aux Missions de Tahiti (Océanie), d'Haïti et de Rome.

Résultat de la "Journée du Pape."

L'Abaille d'avril invitait chacune de nos écoles à souligner d'une façon toute spéciale la démonstration particulière appelée la "Journée du Pape". C'est à l'occasion de l'Année Sainte que cet appel a été lancé afin de glorifier la Papauté, de prier pour elle et d'augmenter chez les jeunes l'amour du Vicaire de Jésus-Christ.

Nous félicitons bien vivement tous ceux qui ont contribué au succès de cette journée et nous demandons au Sacré Cœur de récompenser chaque donateur selon son offrande et ses intentions.

Le montant général de \$ 1317,38 se répartit comme suit :
 a) Province de Montréal : Farnham, \$ 100.00; Plattsburg (E. U.), \$ 67.70; Buckingham, \$ 55.00; Saint-Paul de St-Edouard de Montréal, \$ 52.00; Saint-François-Xavier (Montréal), \$ 50.00; Saint-Jean-Berchmans (Montréal), \$ 50.00; Saint-Stanislas (Montréal) \$ 50.00; Laprairie (école paroissiale), \$ 40.00; Saint-Zotique (Montréal), \$ 30.00; Sainte-Elisabeth (Montréal), \$ 27.24; Sainte-Clotilde (Montréal), \$ 25.00; Sainte-Anne de Bellevue, \$ 20.34; Hawkesbury, Ont., \$ 15.00; Saint-Ours, \$ 12.00; Chambly-Bassin, \$ 10.60; Pointe-Gatineau, \$ 10.00; Mascouche \$ 5.00; Verchères, \$ 3.00. Total : \$ 622.88.

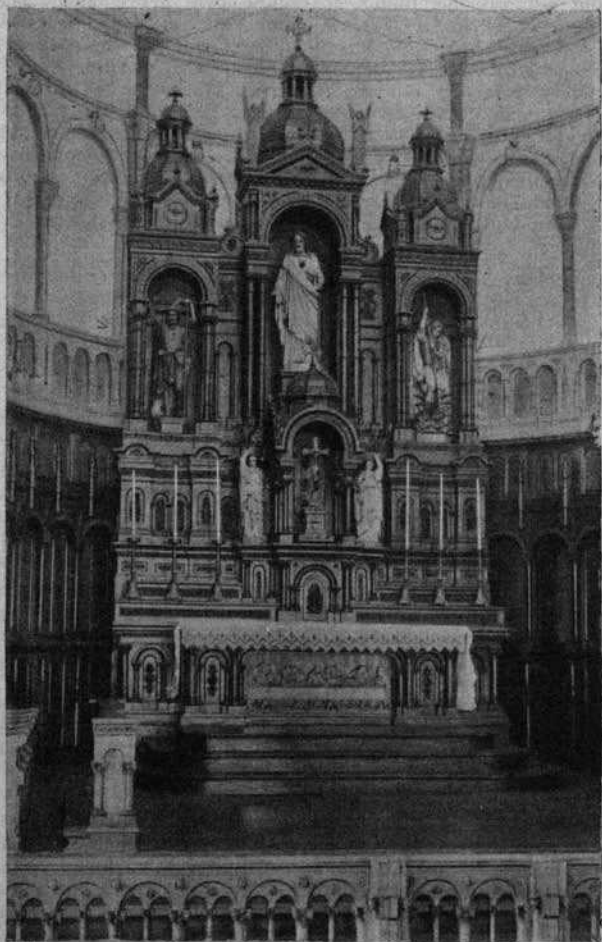
b) Province de Québec : Ecole Montcalm (N.-D.-du-Chemin de Québec), \$ 200.00; Immaculée-Conception de Shawinigan, \$ 150.00; Ecole Morissette (St-Cœur de Marie, Québec), \$ 100.00; Grand-Mère, \$ 100.00; Saint-Marc de Shawinigan, \$ 50.00; Donnacona, \$ 35.00; Sainte-Croix de Lotbinière, \$ 25.00; East Angus, \$ 16.00; Neuville, \$ 7.00; Saint-Casimir, \$ 6.00; Lac-Noir, \$ 4.50. Total : \$ 693.50.

Le Jubilé de 1926.

Combien de fois peut-on le gagner? Deux fois : une fois pour soi, ou pour les âmes du purgatoire; et une seconde fois, uniquement pour les âmes du purgatoire. Bien entendu, pour gagner une seconde fois les indulgences, il faudra répéter les œuvres prescrites. Les deux indulgences que l'on peut gagner *peuvent* donc être appliquées toutes deux aux âmes du purgatoire. Une *doit* leur être appliquée si l'on veut gagner deux fois l'indulgence, car on ne peut la gagner *pour soi qu'une seule fois*.

Temps de l'indulgence : Le temps pendant lequel on peut gagner l'indulgence est l'année 1926 *tout entière*.

Œuvres prescrites : Confession, communion, vingt visites, prières aux intentions du Souverain Pontife.



NOVICIAT DU SACRÉ-CŒUR (LAPRAIRIE)

LE MAÎTRE-AUTEL DE LA CHAPELLE.

L'autel, les stalles et la sainte table sont en chêne et ont été faits aux ateliers de menuiserie de la communauté.

Confession : La confession annuelle obligatoire pour tous ceux qui ont commis des fautes graves ne peut servir pour gagner l'indulgence du jubilé. Il faut donc une ou deux confessions spéciales, suivant que l'on veut gagner une ou deux fois l'indulgence du jubilé. La dernière œuvre doit toujours, pour le gain de l'indulgence, être accomplie en état de grâce. Celui qui, après s'être confessé, retomberait dans le péché mortel avant d'avoir terminé les œuvres prescrites pour le gain du Jubilé, devrait faire une nouvelle confession. Un fidèle qui aurait involontairement oublié une faute grave dans sa confession du Jubilé, n'est pas obligé de se confesser de nouveau; il doit seulement accuser cette faute dans la confession suivante, quelle qu'en soit la date.

Communion : Cette communion doit être distincte de la communion pascale. Celui qui n'aurait pas fait la communion pascale doit-il faire deux communions s'il veut gagner le Jubilé après le temps pascal? Oui. La communion du *Viatique* peut-elle servir pour le Jubilé? Oui.

Visites : Vingt visites sont prescrites, et elles sont obligatoirement distribuées en cinq jours distincts, à raison de quatre visites par jour. Ces cinq jours peuvent être continués ou séparés.

Combien d'églises faut-il visiter? En principe et règle générale, quatre : l'église principale du lieu et trois autres. On pourra en visiter moins de quatre dans les lieux où il n'y en a pas quatre; on pourra n'en visiter qu'une dans les lieux seulement où il n'y en a qu'une.

Comment faut-il faire les visites? Il faut sortir physiquement et réellement de l'enceinte de l'église. Une visite obligatoire par ailleurs, pour l'accomplissement d'un précepte, ne saurait compter pour une visite du Jubilé. Ainsi, l'assistance à la messe, un jour de dimanche ou de fête d'obligation, ne peut compter pour une visite. Mais on peut consacrer à une visite le temps qui précède le commencement de la messe, ou bien le temps qui suit la messe terminée; mais on ne pourrait pas faire compter pour deux visites le temps qui précède et le temps qui suit, parce qu'il n'y aurait pas là deux visites numériquement distinctes.

Prières à réciter : On dit communément que cinq *Pater* et cinq *Avé* suffisent. Il sera prudent de n'en pas dire moins. Trois à cinq minutes sont une durée suffisante et normale pour qui récite seul et à voix basse ses prières dans une visite individuelle.

Il faut prier aux intentions du Pape : la propagation de la foi évangélique, la paix et l'entente des peuples, le règlement de la situation des Lieux Saints de la Palestine en conformité avec les droits de l'Église catholique. Il suffit d'avoir la volonté générale de prier aux intentions spécialement déterminées par le Pape. On peut réciter ces prières assis, debout, à genoux (ce qui assurément est le mieux); rien n'est prescrit.

Le nouvel Archevêque de Québec : Mgr RAYMOND-MARIE ROULEAU, des Frères Prêcheurs.

Le nouvel élu est né à l'Isle-Verte, comté de Témiscouata, le 6 avril 1866. En 1886, le 8 septembre, il reçut l'habit des Frères Prêcheurs (Dominicains) au noviciat de Saint-Hyacinthe des mains du P. Maricourt. Il prononça ses premiers vœux le 3 août 1888, se rendit en France pour y compléter ses études théologiques et fit, à Corbara sa profession solennelle entre les mains du P. Monpeurt le 4 août 1891.

De retour au Canada, il devint successivement professeur, maître des novices, prieur d'Ottawa, puis régent des études au Couvent théologique de la même ville. En 1911, la province du Canada, jusque-là dépendante de la province de Paris qui l'avait fondée et en avait le soin fut érigée canoniquement. Le premier provincial fut un Français, le P. Hage, le second, un Canadien, le P. Langlais, aujourd'hui maître des novices à Rome. Le P. Rouleau lui succéda le 2 juillet 1919. Sous sa prudente et habile direction la province continua de progresser rapidement. Aujourd'hui elle compte six grands couvents, un septième va être bientôt ouvert et, probablement, une Mission chez les infidèles sera confiée aux Dominicains canadiens.

Dans ses diverses fonctions, le P. Rouleau montra de rares qualités. Pieux, savant, ferme et bon, prudent et capable d'initiative, attaché à tous les points de la Règle, il a rendu à l'Ordre de saint Dominique, à son pays, à l'Eglise, d'éminents services. En 1923, il fut appelé à l'évêché de Valleyfield où tous, fidèles et clergé, se plurent à reconnaître sa valeur et son mérite. C'est là que le Souverain Pontife est venu le prendre pour le mettre à la tête du beau grand archidiocèse de Québec.

Pour l'Ordre de saint Dominique, pour notre chère province du Canada, nous sommes heureux de cet auguste choix et nous offrons à Monseigneur Rouleau, avec nos vœux, l'hommage de notre plus affectueuse vénération.

* * *

Le nouvel auxiliaire des Trois-Rivières.

L'Abaille est heureuse de présenter à Mgr Alfred-Odilon Comtois, évêque titulaire de Barca, auxiliaire des Trois-Rivières depuis le 28 juillet 1926, l'humble hommage de son respect et de sa vénération. Que le nouvel élu exerce une action salutaire et pleine de résultats pour la gloire de Dieu, le bien des âmes et la prospérité de l'Eglise trifluvienne!

* * *

Le Frère André, de l'Oratoire Saint-Joseph, Montréal.

Depuis le début d'août 1926, le Frère André, de l'Oratoire Saint-Joseph, a quatre-vingt-un ans révolus. "Je me porte comme à dix-huit ans", répondait-il à ceux qui l'en félicitaient. La foule ordinaire de 8000 pèlerins était beaucoup plus nombreuse à cause de cette circonstance et le Frère André a reçu un nombre beaucoup plus grand de visiteurs dans son petit bureau, près de l'Oratoire. — Longue vie au grand dévot à saint Joseph!

Départ du Mgr le Délégué apostolique.

Mgr Pietro di Maria, délégué apostolique au Canada depuis huit ans, nous quittait le mois dernier pour le poste très important de la nonciature de Berne (Suisse). Ses adieux furent les suivants : "Dites à tout le monde que le délégué n'oubliera jamais le Canada. Il y a passé huit années bien agréables, pendant lesquelles il a pu admirer, chez la population canadienne, sa foi profonde et son sincère attachement au Saint-Siège. Ces sentiments religieux m'ont profondément touché et édifié."

* * *

Croisade de prières au Sacré Cœur pour la conversion de l'Extrême-Orient (Chine, Japon, Indes, etc.).

Il suffit d'offrir une communion par mois et d'être inscrit sur le registre d'un Centre pour faire partie de cette Croisade. Nous serions bien reconnaissants aux Directeurs et Directrices d'écoles qui jugeraient opportun de faire du zèle dans ce sens, près de leurs élèves, de nous envoyer les noms de tous ceux qu'ils enrôleraient ainsi dans cette association. Sur réception des noms nous leur enverrons autant de fascicules que de noms, leur indiquant les avantages spirituels de cette Croisade.

* * *

Persécution religieuse au Mexique.

La "terreur rouge" règne au Mexique depuis le 1er août dernier. Comme en Russie en 1917, et comme en France en 1793, c'est l'œuvre de la franc-maçonnerie.

L'Eglise, quoi qu'en disent les dépêches, n'est pas plus intransigeante au Mexique qu'ailleurs; elle reste elle-même ce qu'elle a toujours été. Voilà pourquoi la persécution s'acharne constamment contre elle dans une partie du monde ou dans l'autre; mais malgré la rage des persécuteurs, c'est elle qui prévaudra; Callès passera, l'Eglise vivra selon les promesses éternelles.

* * *

Les grands Exercices de saint Ignace de Loyola.

Du 8 au 29 juillet 1926 quatre-vingt-cinq jeunes religieux de l'Instruction chrétienne, sous l'habile direction du R. P. Primeau, S. J., se livraient aux *grands Exercices de saint Ignace* et, à la fin de cette grande retraite, un bon nombre de Frères qui n'avaient émis jusque là que des vœux temporaires se donnaient définitivement à Dieu par les trois vœux perpétuels de pauvreté, de chasteté et d'obéissance.

Puissent Jésus et Marie avoir pour agréable cet acte sublime de générosité et de dévouement et accorder à tous ces profès la grâce de la persévérance finale!

COIN DES ANCIENS

Des fêtes intimes, ou *conventums*, réunissaient à la fin de l'année scolaire à Saint-Stanislas (Montréal), 14 avril; Laprairie, 23 mai; Saint-Edouard (Montréal), 6 juin; Sainte-Elisabeth, 13 juin; Saint-Jean-Berchmans, Immaculée-Conception (Montréal) 20 juin, plus de 800 hommes ou jeunes gens, tous anciens élèves des Frères, afin de leur donner l'occasion de fortifier de vieilles amitiés, de nouer de nouvelles relations et de s'attacher plus fermement que jamais à leurs anciens maîtres.

Ces fêtes d'un cachet tout particulier sont de nature à faire beaucoup de bien, à ramener parfois de loin quelques égarés ou oubliés, et à laisser le meilleur souvenir, tant du côté des anciens que des professeurs.

Nous n'entreprendrons pas aujourd'hui de narrer en détail chacun de ces *conventums*; nous commencerons par l'école Saint-Paul de Saint-Edouard (Montréal). Les autres viendront à tour de rôle.

Troisième conventum des Anciens — Académie Saint-Paul.

Le 6 juin, l'Académie Saint-Paul de Saint-Edouard (Montréal) a le bonheur d'ouvrir ses portes aux anciens élèves qui forment le groupe de l'Amicale.

Vers dix heures, ils arrivent à l'école où ils sont reçus à bras ouverts par les professeurs de l'école et par les anciens maîtres qui ont pu répondre à l'invitation du Comité. Ils y sont nombreux malgré l'organisation paroissiale de la Fête-Dieu. A onze heures, les cloches sonnent à toute volée, c'est la grand-messe, M. le Chanoine L.-A. Jasmin leur fait l'accueil le plus chaleureux et le plus cordial.

"Je souhaite la plus franche bienvenue à tous les anciens élèves de Saint-Paul ainsi qu'à leurs professeurs. Je tiens à leur dire, en cette circonstance, toute mon estime, mon admiration et ma sympathie. Ils comptent parmi eux des gens qui se distinguent dans tous les rangs de la société. Je dois faire une mention spéciale des trois prêtres qui sont sur la banquette : M. l'abbé Gauthier, célébrant, assisté des abbés Beaudry et Trottier comme diacre et sous-diacre."

"Je profite de l'occasion pour remercier les professeurs anciens et actuels qui ont formé une si belle jeunesse. Je sais par le témoignage du Visiteur ecclésiastique et des autorités scolaires que l'Académie Saint-Paul nous fait honneur par ses succès dans l'enseignement, et par la bonne formation qu'y reçoivent les élèves. Messieurs les Anciens, vous avez raison d'être fiers de votre *Alma Mater*."

Après la photographie du groupe prise à l'issue de la messe, tous se dirigent vers la salle du banquet que les professeurs ont décorée avec goût. Là, les convives s'attablent par groupes d'amis, par ordre d'ancienneté. La conversation s'anime bientôt. Des chants populaires égaient l'assemblée; les invités jouissent de voir tant de cordialité et de bonne humeur chez ces jeunes gens qui revivent une heure d'antan.

Le banquet terminé, on porte les santés : celle du Pape, présentée par M. J.-P. Labarre, Directeur-Secrétaire des écoles catholiques du district Nord, avec réponse par M. le Chanoine L.-A. Jasmin; celle de l'Institut des Frères de l'Instruction chrétienne, présentée par H. Alph. Loisselle, avec réponse par le C. F. Provincial, qui en profite pour proposer *L'Abeille* aux anciens; celle de l'Association par un élève finissant, avec réponse par M. J.-D. Perreault, Président.

A l'issue du banquet, le Président de l'Amicale invite les membres à se rendre immédiatement dans la salle des séances pour l'élection des officiers du prochain terme 1926-1927. Suivant une très louable coutume, ces élections se font devant une statue du Sacré Cœur, choisi comme Président d'honneur de l'Amicale.

Pour clore solennellement les fêtes de cette belle journée, une jolie séance donnée sous les auspices des Anciens, est offerte, à titre gratuit, aux paroissiens de Saint-Edouard qui ont toujours l'habitude d'encourager notre Association.

Bien que fatigué de la procession de la Fête-Dieu qui vient de se terminer, M. le Chanoine L.-A. Jasmin, Curé, se fait un plaisir d'honorer de sa présence cette soirée de famille dont le programme était tout à l'honneur des artistes et des organisateurs.



AVEC DIEU.

UNE pieuse maîtresse disait un jour à ses élèves : "Je sais, mes chères enfants, deux petits mots qui, s'ils habitaient dans votre cœur vous procureraient la tranquillité pendant la vie, la consolation à la mort et l'espérance par delà le tombeau. Ces deux petits mots, les voici : Avec Dieu.

Levez-vous avec Dieu, et votre journée sera inscrite au livre de vie; endormez-vous avec Dieu, et votre repos sera paisible. Allez en classe avec Dieu, et votre étude sera féconde; récréiez-vous avec Dieu, et vos jeux seront innocents.

Vivez avec Dieu et vous recevrez ses bénédictions. Mourir avec Dieu, c'est participer au sommeil des justes et se préparer pour un réveil glorieux et pour le Paradis éternel avec Dieu.

Chères enfants, retenez toujours ces deux mots :

Avec Dieu!



Travaux Scolaires



LANGUE FRANÇAISE

LE LION, LE LOUP ET LE RENARD

Le lion, décrépît, goutteux, n'en pouvant plus,
Voulait que l'on trouvât remède à la vieillesse.
Alléguer l'impossible aux rois, c'est un abus.

Celui-ci parmi chaque espèce
Manda des médecins : il en est de tous arts.
Médecins au lion viennent de toutes parts;
De tous côtés lui vient des docteurs de recettes.

Dans les visites qui sont faites,
Le renard se dispense, et se tient clos et coi.
Le loup en fait sa cour, daube, au coucher du roi,
Son camarade absent. Le prince tout à l'heure
Veut qu'on aille enfumer renard dans sa demeure,
Qu'on le fasse venir. Il vient, est présenté;
Et sachant que le loup lui faisait cette affaire :
Je crains, Sire, dit-il, qu'un rapport peu sincère

Ne m'ait à mépris imputé
D'avoir différé cet hommage;
Mais j'étais en pèlerinage,

Et m'acquittais d'un vœu fait pour votre santé.
Même j'ai vu dans mon voyage
Gens experts et savants; leur ai dit la langueur
Dont Votre Majesté craint à bon droit la suite.

Vous ne manquez que de chaleur;
Le long âge en vous l'a détruite :
D'un loup écorché vif appliquez-vous la peau
Toute chaude et toute fumante :
Le secret sans doute en est beau
Pour la nature défaillante.

✓ Messire loup vous servira,
✓ S'il vous plaît, de robe de chambre.
Le roi goûte cet avis-là.

On écorche, on taille, on démembre
Messire loup. Le monarque en soupa,
Et de sa peau s'enveloppa.

*Messieurs les courtisans, cessez de vous détruire :
Faites, si vous pouvez, votre cour sans vous nuire.
Le mal se rend chez vous au quadruple du bien.
Les daubeurs ont leur tour d'une ou d'autre manière :
Vous êtes dans une carrière
Où l'on ne se pardonne rien.*

INTRODUCTION À L'EXPLICATION. — Cette fable parut, pour la première fois, en 1671, dans un recueil intitulé : *Fables nouvelles et autres poésies*. La Fontaine entend nous montrer ici l'un des défauts les plus odieux des courtisans : leur ardeur à se nuire. Il met donc en scène toute une cour animale. Le roi, le lion, est malade de vieillesse. Les visiteurs, médecins, donneurs de recettes, affluent. Le renard s'abstient. Le loup, courtisan jaloux, ne manque pas de souligner cette absence, dans le dessein de nuire au renard. L'autre, mandé, se justifie sans peine... aux dépens de Messire Loup. Il faisait un pèlerinage pour la santé du prince. En cours de route, il a consulté "gens experts et savants" : il suffit à Sa Majesté de s'appliquer la peau d'un loup écorché vif.

COMMENTAIRE PROPREMENT DIT. — Nous assistons ici à un petit drame : on en peut donc étudier l'action, les personnages, la forme et, puisque c'est une fable, la morale.

L'action est parfaitement ordonnée. Elle comprend trois parties : 1° l'exposition (10 vers : état des événements et des personnages au moment où va s'engager la lutte entre les deux courtisans); 2° l'action proprement dite (22 vers, de : *Le prince tout à l'heure...* jusqu'à : *Le roi goûte cet avis-là*); 3° le dénouement (4 derniers vers.)

Après l'exposition, tout court au dénouement. L'action est serrée, vivante : elle consiste, comme celle d'une tragédie classique, dans un conflit de passions. C'est la lutte entre deux haines : qui l'emportera des deux courtisans également acharnés à se nuire? Au lever du rideau, on ne sait; et les chances s'équilibrent. Après le discours du loup, le renard est en mauvaise posture. Mais voici que Maître Renard arrive. Il parle. Son discours est une défense, puis une attaque. A mesure qu'il parle, il regagne le terrain perdu, et reprend l'avantage. Renard va l'emporter : on pressent ce dénouement en coup de théâtre. Toute cette scène est vivement menée, soutenue par un intérêt croissant. Le dénouement est brusque, — les rois n'attendent pas — et sanglant, comme il convient à une tragédie : *Le roi goûte cet avis-là. On écorche...*

Les trois personnages principaux de ce petit drame sont de ceux que La Fontaine met le plus souvent en scène dans ses fables. Le lion est ici un vieux roi autoritaire (*voulait* — 2° vers — *veut qu'on aille...* *qu'on le fasse venir* — 12° et 13° vers —), crédule. Son portrait physique est brossé en trois coups de pinceau : trois épithètes font l'affaire, expressives et disposées en gradation :

Un lion décrépît, goutteux, n'en pouvant plus...

Le portrait moral tourne légèrement à la caricature :

Voulait... que l'on trouvât remède à la vieillesse.

Ce "voulait" est un mot délicieux qui annonce et prépare le trait satirique du vers suivant :

Alléguer l'impossible aux rois, c'est un abus.

Sa Majesté Lionne garde encore la considération due à ses antiques prouesses, mais déjà elle se livre sans défense à ses conseillers; demain, l'âne lui donnera des coups de pied.

Le loup est un courtisan jaloux, sournois, fier de sa force, mais pas assez fin : sa brutalité est proverbiale (*le Loup et l'Agneau*) autant que son manque de finesse (*Le Cheval et le Loup; le Loup, la Mère et l'Enfant*). Il a changé de vie, et quitté pour la cour les champs et les grands chemins; mais il est resté fidèle à ses défauts.

Le renard ne le cède pas au loup en cruauté; mais, d'un esprit délié, retors, avocassier, il met la ruse au service de ses desseins. Il donne ici toute sa mesure. Le souple et ingénieux compère revêt plusieurs personnages successifs : défenseur habile, pieux pèlerin, sujet dévoué, conseiller plein de sollicitude (il a des euphémismes incomparables... *la langueur* dont Votre Majesté...), enfin rival cruel dans ses vengeances; une hypocrisie profonde relie ces attitudes diverses et forme le fond de son caractère.

Parmi la foule anonyme des visiteurs figurent des "donneurs de recettes" : nous sommes en un temps où la médecine est encore à peu près empirique. Les usages et le cérémonial, à la cour du lion, sont empruntés à la cour de Louis XIV : ... "*coucher du roi*"... "*il vient, est présenté*"... "*Sire*"... "*Votre Majesté*"... "*Messire Loup*". Ces traits datent la fable.

La forme de cette fable est remarquable de naturel.

Le vocabulaire de La Fontaine abonde en vieux mots (*de tous arts* = de tous les systèmes; *clos et coi* = enfermé et tranquille chez lui; *daube* = parle avec malveillance de; *tout à l'heure* = sur l'heure). Un de ses tours préférés est l'omission de l'article : *Médecins* au lion viennent... *enfumer renard*... *Gens experts*. — "*Lui vient des donneurs*" est mis pour "*il lui vient*..."

Parmi les procédés de style, il marque toute sa faveur à l'accumulation sous forme de progression croissante : (*Décrépit, goutteux, n'en pouvant plus. Ecorché vif, toute chaude et toute fumante. On écorche, on taille, on démembre*). Au demeurant, nulle recherche ni dans l'expression, ni dans les tours : l'aisance, le naturel, font tout le prix de ce style.

L'auteur se joue avec une grâce infinie dans la liberté des rythmes. Ainsi compris, le vers cesse d'être une gêne; il ressemble à de la prose, seulement plus musicale.

La "morale" de notre fable consiste dans une exhortation donnée aux courtisans : "*Messieurs les courtisans, cessez...*" etc., etc." Le conseil a une portée plus générale. Par delà le monde des cours, il atteint un peu tous les hommes : ne ressemblent-ils pas plus ou moins aux courtisans de la fable? Morale d'ailleurs toute négative (*cessez de vous détruire*), fondée sur un calcul de prudence (*le mal se rend... au quadruple... les daubeurs ont leur tour*). — Mais, au fond, la morale est ici la partie accessoire; elle n'est qu'un prétexte au récit. Le fabuliste reste toujours l'auteur de "contes" qu'il a d'abord été.

CONCLUSION. — Molière dut aimer cette fable : il dut en apprécier l'impitoyable satire et le profond comique. Racine et Boileau la lurent sans doute aussi pour leur part. L'un y pouvait admirer une petite tragédie animale, pathétique et vivante comme ses tragédies humaines; l'autre en louait certainement le ton naturel, la vérité d'observation. Et ce n'est pas un des moindres mérites de La Fontaine qu'ayant eu Boileau, Racine et Molière pour amis, il nous rappelle à lui seul leurs qualités diverses.

C. GRILLET.

Exercice

Mettre en prose cette fable; développez un peu les parties les plus importantes.

ETUDE DU VOCABULAIRE

Dans un bel édifice on peut considérer deux choses : 1° la qualité et la variété des matériaux, 2° l'art avec lequel ils ont été disposés en vue de l'utilité et de la beauté.

Une composition bien écrite est aussi une œuvre d'art, dont les matériaux sont les mots, signes et symboles des idées. Plus un auteur a de mots à sa disposition, mieux il pourra s'exprimer avec clarté et d'une manière intéressante.

Comme il n'y a pas d'étude systématique du vocabulaire comme pour la grammaire et la rhétorique, les élèves n'ont guère à leur disposition que des mots de signification générale. Quand ils se risquent à employer un terme qui n'est pas du vocabulaire courant, ou ils traduisent confusément leur pensée, ou bien même ils disent le contraire de ce qu'ils veulent exprimer.

Pour aider dans l'étude des vocables, partie si importante de la composition, *L'Abeille* veut, cette année, proposer à ses petits amis une série d'exercices sur le vocabulaire; ils sont nouveaux et intéressants, et, on l'espère du moins, très efficaces pour faire atteindre le but proposé.

Un concours spécial pour cette matière sera organisé à la fin de l'année : les élèves qui se classeront premiers recevront des primes magnifiques. Les futurs concurrents sont priés de se munir, dès la rentrée des classes, de deux choses indispensables : 1° une grande dose de *bonne volonté persévérante*, 2° un bon *dictionnaire français*.

Première leçon

- a) Lichen, chlamyde, hanap, pécar.
b) Trancher, échapper, mener, épargner.

Il suffit de consulter le dictionnaire pour savoir la signification exacte des mots de la première série, qui correspondent à des objets précis. Quant aux autres, vous en connaissez très bien le *sens général*, mais non les applications que peut en faire celui qui sait bien sa langue. L'étude du mot *trancher* illustrera mieux notre pensée.

Trancher : séparer en coupant, couper net d'un coup.

Trancher une corde. — Trancher la tête d'un condamné. — Le chirurgien a tranché dans le vif. — (Fig. : Pour se corriger d'un défaut, il faut souvent trancher dans le vif : prendre des mesures énergiques.) — Le fer a tranché (le fil de) sa vie, ses jours, sa destinée, Etc..

De ce sens initial, on a fait trois applications, suivant le côté spécial de l'action envisagé (*sens objectif*), et l'impression reçue ou l'appréciation portée (*sens subjectif*). C'est par le contexte qu'on peut voir la signification exacte du terme.

Sens objectif

- a) Couper court à, abréger.
b) Séparer brusquement,
c) Séparer nettement,

Sens subjectif

done avec trop de hâte,
done de manière à former
un vif contraste.

PREMIÈRE ACCEPTION

“Trancher”, à cause de sa racine (*truncare*, tronquer), a d'abord le sens de *raccourcir*, *abréger*, *couper court à*, en manifestant soit de la décision, soit de l'impatience.

Quand la discussion avait été longue, diffuse, le président savait la résumer, la trancher d'un mot (trancher = donner une décision finale).

Trancher le mot (donner une réponse nette et *décisive*, dire sa pensée *sans ménagement*).

“Et pour trancher enfin ces discours superflus” (pour couper court au débat).

Alexandre-le-Grand écoutait l'avis, mais il tranchait l'obstacle.

Le trancher net (dire la chose tout uniment, tout d'un coup, sans hésitation).

DEUXIÈME ACCEPTATION

Quand on tranche, on sépare *rapidement, brusquement*. Trancher le nœud qui se trouve sur une corde, c'est beaucoup plus rapide (mais moins économique) que de le défaire. Puisqu'on a l'expression : *le nœud (la difficulté) d'une question*, on peut très bien dire, *trancher le nœud d'une question*, ou simplement, *trancher une question, une difficulté*, ce qui signifie la résoudre, la décider *rapidement, brusquement*, par conséquent sans prendre un temps suffisant pour bien examiner le pour et le contre.

Employé ainsi, le mot a une nuance *péjorative* : on critique, on blâme cette manière hâtive de procéder.

Trancher n'est pas résoudre.

Les ignorants tranchent sur tout (décident trop hardiment).

Ton tranchant, parole tranchante (ton ou parole qui ne souffre pas de réplique).

Il n'est rien de plus aisé que de trancher ainsi (de décider sans admettre de réplique).

Il tranche, ordonne, dispose de tout, comme s'il était le maître de la maison.

Il n'y a rien de tel que de trancher net, et cela donne un air de savant qui éblouit le lecteur (trancher = affirmer hardiment).

TROISIÈME ACCEPTATION

Quand on tranche, les parties sont *nettement* divisées, séparées. Le mot *trancher* est donc très utile pour traduire une impression de contraste vif entre des personnes et des choses.

Dans cette application, le mot *trancher* comporte une nuance qui indique que l'action est prise en bonne part :

Le rouge tranche sur le vert (c'est d'un bel effet).

Les caractères de ces deux frères tranchent (si l'un est vif, l'autre est doux...).

Cet élève tranche sur les autres (il est de beaucoup supérieur aux autres).

Cette pensée, cette phrase tranche dans son discours, dans son écrit (elle est mieux composée).

Le duel de paroles se détache mieux ainsi : la querelle est mieux tranchée (c'est plus littéraire).

Le rouge et le blanc du costume de l'enfant de chœur tranchent sur les couleurs sombres de l'ensemble (l'effet est plus artistique).

Ces applications montrent le parti qu'on peut tirer de ce mot, simple mais expressif. En remplaçant le mot "décider" qui est abstrait, par le verbe "trancher", qui exprime d'abord une

action concrète, qu'on peut donc facilement se représenter, se *peindre* dans l'esprit, on donne à son style du *pittoresque* (*pittoresque*, peintre).

A remarquer aussi que l'expression "décider brusquement sans souffrir de réplique" peut être remplacée par "trancher," sans diminution de sens; on dit alors que le style est *serré*, *ramassé* (*concis*), puisqu'un seul mot suffit : on voit ici ce qu'on appelle la *force* d'un mot, ou un mot *chargé de sens*.

Dans *concision*, *précision*, *décision*, la racine latine signifie *couper*, *trancher* (cf. *ciseau*); mais la comparaison est perdue pour nous : les mots sont devenus abstraits.

EXERCICE. — *Récrire les phrases suivantes, avec les corrections et les améliorations suggérées par l'étude du verbe "trancher".*

1. — Les trois parties de votre rédaction ne sont pas tranchées nettement. — 2. Le bleu est tout l'opposé de l'orangé. — 3. Je voulais aller pêcher, mon frère préférerait la chasse; nous allions nous disputer, quand notre père, survenant, décida brusquement et sans écouter nos raisons, que nous scierions du bois dans la grange toute l'après-midi. — 4. Cet élève tranche sur les autres par sa paresse et sa mauvaise tenue. — 5. Paul, par ses bonnes qualités est bien supérieur à ses camarades sur lesquels il tranche beaucoup. — 6. Les demi-savants sont prompts à décider hardiment et à trancher sans hésitation sur tout. — 7. Cet homme, en parlant, fait voir qu'il est tellement sûr de ses opinions qu'il n'accepte pas qu'on le contredise. — 8. Un coup de sabre lui trancha la main qui fut coupée. — 9. Chose curieuse, les caractères de ces deux amis différaient complètement. — 10. Le jaune et le violet ont un effet complètement différent.

Pour étendre son vocabulaire, il faut :

1° Employer chaque jour un certain temps à la lecture. Lire lentement. Remarquer les idées, les expressions, les mots; prendre des notes. (Dévorer force livres ou revues de pacotille pour "voir ce qui va arriver", ce n'est qu'une autre forme de la paresse.)

2° Prendre l'habitude de chercher dans le dictionnaire, a) les mots dont on ne connaît pas la signification; b) ceux dont on ne saisit pas le *sens précis*; ainsi dans la phrase : "*Exténués*, *pâles*, *recroquevillés* et *trempés*, nous devons avoir l'air de deux naufragés", les trois mots soulignés ont un sens que le dictionnaire, consulté, pourrait préciser.

3° S'efforcer de retenir les mots, pour les utiliser soi-même en parlant et en écrivant : ces acquisitions se font avec facilité quand on est jeune, car c'est alors que la mémoire des mots est le plus développée.

Exercices

Sans relire l'histoire de "Nonni et Elis", essayer de retrouver pour les phrases suivantes le mot, ou l'expression, plus descriptif, plus pittoresque employé par l'auteur; comparer ensuite avec le texte.

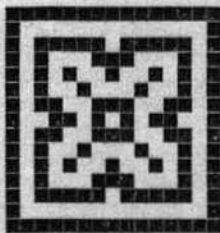
Chaque jour l'océan me procurait des surprises et des joies. — Assis dans ma chambrette, je *lisais avidement* les contes arabes... — Je finissais juste l'histoire d'Aladin... et je *commençais* la légende suivante... quand soudain, *se font entendre* de joyeuses voix d'enfants. — Je *désirais vivement* apprendre ce qui s'était passé. — Une lumière *sort* du sable comme une flamme vive. — Les petits pieds *frappent vivement* le sable. — Bientôt Elis me *dit tout bas* à l'oreille : ... L'un de nous parcourut la barque et *compta les occupants*.

Faire le même travail dans les phrases suivantes tirées de la prochaine tranche de cette histoire.

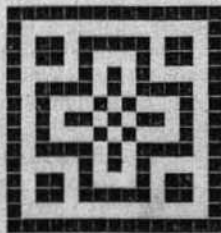
La côte disparut rapidement. Mollement *agités*, nous nous éloignons de la terre, et, sans un souffle, sans un bruit, *au milieu de* l'ombre, nous *allons* vers la haute mer. — Autour de nous les flots (à cause de la phosphorescence) *sont lumineux*. — Les yeux *grand ouverts*, nous contemplons longuement le tableau merveilleux. — L'enfant *fit entendre* aux quatre coins du ciel un vigoureux "Hallo!". — Invité à crier "Hallo!", Valdemar *obéit* et cria par quatre fois, *très fort*, "Hallo!". Un instant nous *écoutons*... Pas de réponse. — Valdemar recommença. Sa voix d'enfant *va* de nouveau dans la nuit sombre.



Deux mosaïques



(XXIX)



L. BISAILLON (Laprairie)

Copier ces deux carreaux décorés en donnant au côté de l'encadrement une longueur de 2¼ divisée en 15 parties; les dessins à l'intérieur ne doivent pas toucher l'encadrement.

Ces sortes de dessins prêtent au coloriage : y employer une couleur *primaire*, une *secondaire*, et une ou deux *ternaires*; teinter légèrement le fond.

Nous publierons les plus jolies *inventions* qu'on nous ferait parvenir, et crédit en sera donné aux auteurs.



VARIÉTÉS

Etudions le vocabulaire

Voici trois anecdotes qui prouvent l'utilité de connaître la signification des mots :

On inaugurerait dans une ville du sud de la France la statue d'un général célèbre. Toutes les autorités du département y avaient été invitées. Le maire d'un village, à son retour, fut accosté par un ami qui lui demanda si la statue qu'on avait élevée était *équestre*. Le maire, ignorant la signification du mot et ne voulant pas se compromettre, répondit : "Equestre? presque pas, pas pour dire."

Un commis qui voulait faire la grasse matinée, fit avertir son patron qu'une indisposition subite le mettait dans l'impossibilité pour ce jour-là de se rendre au magasin. Le patron, qui se doutait que son employé n'avait simplement qu'une indisposition à sa disposition, envoya le médecin juger de la position du malade. Après examen, le docteur dit au jeune homme : Mon ami, levez-vous et rendez-vous à votre travail : votre maladie est une *hypothèse inadmissible*. Le faux malade se leva, piteux, et se rendit chez son patron. Aux questions ironiques de ses camarades, il répondit : "Ne riez pas, Messieurs, le docteur a bien dit que j'avais une "hypothèse inadmissible".

Les échevins d'une grande ville du Canada délibéraient sur les moyens à prendre pour embellir une pièce d'eau dans un des parcs. L'un d'eux proposa d'y mettre une vingtaine de *gondoles* qui, circulant sur le petit lac, y mettraient de l'animation. "Une vingtaine, s'écria un opposant, c'est peut-être beaucoup : la ville a besoin de faire des économies; contentons-nous pour cette année d'en acheter un *couple* qu'on fera couvrir!"

• • •

Un organiste d'après l'Évangile

Le célèbre Wagner, entendant jouer un organiste dont la main gauche n'allait pas en mesure avec la droite, dit à un voisin qu'il avait un jeu évangélique.

— ???

— Eh oui! sa main gauche ignore complètement ce que fait sa main droite.

• • •

Le professeur. — Comment, Jules, vous mettez deux "l" à "alouette"?
L'élève. — Oui, Monsieur : tous les oiseaux en ont deux!

- Dis donc, le café, ce matia ... c'est de l'eau claire!
 — Pourtant, moi, je le trouve extra bon.
 — Oui, une bonté qui va jusqu'à la faiblesse.

* * *

Au tir

Un capitaine, à un élève qui a mis hors de la cible : "Maladroït! Passez-moi votre arme et regardez! C'est bien simple".

Il tire et manque le but. Mais sans se déconcerter : "Voyez-vous? Voilà comme vous faites. Maintenant, attention!"

Il tire de nouveau, et rate : "Voilà comme d'autres font!"

Enfin, il atteint le but. Alors du ton le plus naturel : "Et voilà comment il faut faire!"

Historique.

* * *

Dans une école américaine :

- Quel est le premier homme?
 — Washington.
 — Mais non, mon petit, c'est Adam!
 — Ah! si vous comptez les étrangers ...

* * *

Définitions utiles

Proverbes : sagesse des nations.

Paresse : tombeau de l'homme vivant.

Reconnaissance : mémoire du cœur.

Moribond : voyageur qui ne demande qu'à manquer le convoi.

Homme : un être qui respire, aspire, et ... expire. (V. HUGO)

Feu : un bon serviteur, mais un mauvais maître.

Géométrie : science qui enseigne à raisonner juste avec des figures fausses.



Devinette

Deux cultivateurs ont à se partager également huit gallons de sirop d'érable contenu dans un barillet. Comme ils n'ont à leur disposition qu'un bidon vide de 5 gallons et une cruche de 3 gallons, comment devront-ils s'y prendre?

Problème inédit

$$\begin{array}{r}
 \text{a x e o r u} \\
 \text{m e a} \\
 \hline
 \text{n n o o r u u} \\
 \text{n e s x n e v} \\
 \text{o o e u x n v} \\
 \hline
 \text{o e v m m u o u u}
 \end{array}$$

Dans cette multiplication, chaque chiffre a été remplacé par une lettre. Il est possible de retrouver les nombres. Essayez.

Prime :

Un "Petit Larousse Illustré."

THÉORIE DES COULEURS

La couleur est un régal pour les yeux.

DEUXIÈME LEÇON



ORANGÉ



VERT



VIOLET

3. — Couleurs ternaires

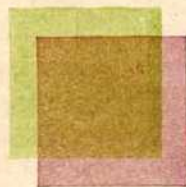
L'*orangé*, le *vert* et le *violet*, mélangés deux à deux, produisent trois nouvelles couleurs, qu'on appelle couleurs *ternaires*.



Gris jaune



Gris rouge



Gris bleu

Les couleurs ternaires ont moins d'éclat que les six couleurs principales (*jaune, rouge, bleu, — orangé, violet, vert*) : elles les font donc valoir en attirant l'attention sur celles-ci.

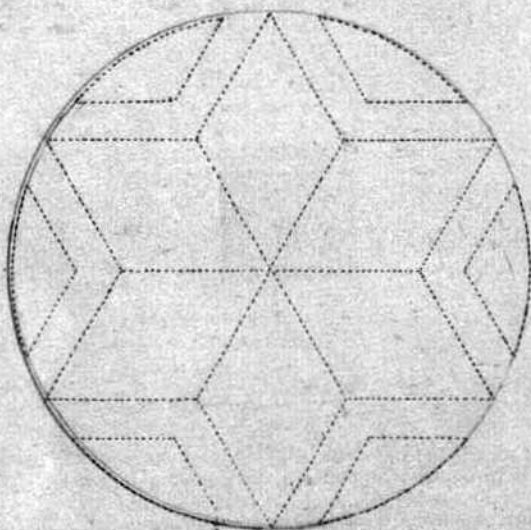
Pour qu'une composition en couleurs soit très agréable à l'œil, on doit y voir des couleurs simples, des couleurs binaires et des couleurs ternaires.

Chaque élément d'une composition reçoit une coloration en rapport avec son importance.

Pour bien saisir l'harmonie des couleurs, il est indispensable d'établir soi-même les deux roses des couleurs, dont la disposition se voit dans la figure ci-dessous.

Si les couleurs sont bien placées, ces deux étoiles vous en apprendront plus qu'un long chapitre de théorie. Aussi, ce travail devra-t-il être exécuté par tous ceux qui ont l'intention de prendre part au prochain concours de Noël.

ROSE DES COULEURS



On peut se procurer des feuilles détachées (7 x 10), où les deux étoiles sont tracées. Toutes les indications utiles y sont marquées avec soin.

Revoir la première leçon au N° 9 de "L'Abeille", surtout pour ce qui concerne la manière de se servir des crayons de couleurs.

Autre exercice

Mettre en couleurs les deux mosaïques présentées au N° 10 de "L'Abeille". — L'offre de la prime, tel qu'annoncé, est valable pour le mois de septembre.

Des biographies! j'en ai trouvé et de très belles dont j'ai recueilli les précieuses notes que je me propose bien de relire un jour. C'est à la lecture de ces pages que je me suis mis au cas de ne jouer pas et coutumes, des faits et gestes de nos premiers Frères. C'est la fin du volume, une gracieuse poésie — c'est si beau — est venue raviver en moi ma prédilection pour les poètes. C'est une pièce du barde breton, Théodore Botrel, en l'honneur du C. F. Alton-Marie, son ancien professeur. En voici quelques strophes qui vous donneront une idée des émotions que j'ai éprouvées en la lisant :

Salut à vous, les vaillants Frères!
Dignes fils de vos dignes Pères
De la Salle ou de la Mennais!
O les amis de ma jeunesse!
Je voudrais que l'on vous connaisse
Aussi bien que je vous connais.

Un brave homme, une tendre femme,
Remirent mon cœur et mon âme
En vos saintes mains, autrefois :
Et si je suis un honnête homme,
O Maîtres! c'est à vous, en somme,
A vous surtout que je le dois.

Six ans et plus à votre école,
Je bus la divine Parole
De droiture et de charité,
O vous qu'aujourd'hui l'on opprime
Tout en opprimant — double crime —
La justice et la liberté.

De vous je n'appris — je le jure —
Qu'à vivre en pardonnant l'injure :
Citoyen libre, mais soumis :
De vous j'appris comme l'on prie
Pour ses parents, pour sa patrie...
Et surtout, pour ses ennemis!

Mais par d'autres voix que les vôtres,
J'appris comment les doux Apôtres
Surent, aux mauvais jours passés,
Redresser fièrement leurs tailles
Pour aller, au cœur des batailles,
Chercher les morts et les blessés!

Et voilà ceux que l'on outrage!
Voilà ceux que, bavant de rage,
Quelques sectaires triomphants
Insultent, rêvent de pourfendre,
Sachant qu'ils n'ont pour se défendre
Que les bras des petits enfants!...

Courage donc, les vaillants Frères!
Vous naviguez par vents contraires,

Vue d'ensemble de nos vacances.

Nous entrons en congé le 26 juin. Les premiers jours de juillet sont principalement employés à tout mettre en ordre sur la propriété pour préparer la venue des frères qui feront leur retraite ici du 7 au 15 juillet. Dans la matinée du 7, nous nous rendons à Louiseville passer une heureuse semaine, malgré la température souvent pluvieuse. De Louiseville, je me souviendrai surtout de la beauté de l'église (hélas!), du pittoresque de la rivière du Loup, de la peur que j'ai éprouvée en traversant cette rivière sur une passerelle en fils de fer, et d'un bon pique-nique au "rang des Gravelles". Nous revenons dans l'après-midi du 15, plusieurs Frères ont retardé leur départ de quelques heures, pour nous dire le bonjour.

Le 23 juillet, les travaux d'agrandissement commencent pour de bon; un coin du jardin disparaît, les arbres tombent, la cave se creuse, dans un mois les murs de notre futur noviciat sortiront de terre.

Le soir du 26 juillet, fête de la bonne sainte Anne, des artistes en herbe nous donnent une belle séance au bord de l'étang. Le paysage nous sert de décors, et l'heureux choix des poésies nous fait goûter en rêve ce que ne peuvent voir nos yeux. Que nous aurions voulu suspendre pendant quelques heures la course du temps pour admirer la nature et penser au Créateur qui la fit si belle!

Après une fervente neuvaine préparatoire, le 13 août nous fêtons notre patron, saint Jean Berchmans. Nous lui avons demandé surtout la générosité et la persévérance. La veille nous avions fait des dessins et des constructions sur la grève; les roches de Lourdes, les Monts St-Michel, les jardins de Versailles, les croix, les armoiries révèlent le talent des artistes. Dans la journée du 14, quatre de nos confrères se rendent à Laprairie compagnie du C. F. Visiteur. L'après-midi du même jour se passe en concours et jeux champêtres que nous avions dû remettre la veille à cause du mauvais temps. Le dimanche 15 août, jour de l'Assomption, c'est grande fête au Juvénat. Dans la soirée nous choisissons les récompenses gagnées lors de la Saint-Jean-Berchmans. Le révérend frère Noiseux, professeur chez les sourds-muets de Montréal, assiste à cette petite réunion, il veut bien nous adresser par signes le "Je vous salue, Marie." Nous avons grandement admiré cette manière ingénieuse de faire parler et comprendre les pauvres sourds-muets.

Pour le 17 août, c'est le jour de la séparation; le quart de nos confrères nous quittent pour le postulat de Laprairie; plus d'une larme nous échappe de nos paupières, au souvenir des beaux jours passés ensemble. Nous souhaitons la joie et la persévérance aux chers voyageurs.

Les trois derniers jours d'août sont consacrés à la retraite d'ouverture des classes. Dès le début de septembre, nous nous mettons à l'étude de sérieux.

du en-c.



LA POINTE-DU-LAC. — L'AUMÔNERIE.

ECHOS DES NOVICIATS

LAPRAIRIE

Une image de la vie.

Nous venons de recevoir une travailleuse dont les admirables qualités ont charmé tout le monde. Elle n'a qu'un défaut, un abominable défaut : elle est affligée d'une glotonnerie extraordinaire.

Armée de longues dents acérées, un peu recourbées, elle happe avec férocité les victimes que de terribles lames placées en avant de sa bouche ont préalablement tranchées; elle les déchire impitoyablement et les engloutit l'une après l'autre, avec une précipitation qui rappelle la chute d'une masse tombant dans un gouffre. Elle voudrait bien, pour aller plus vite, en avaler deux à la fois, mais alors elle étouffe et force lui est alors de se contenter d'une!

On recule d'horreur devant pareil spectacle. Pourtant ce n'est rien en comparaison de la boucherie qui se passe dans l'estomac de l'ogresse. Les malheureuses victimes y sont hachées et triturées, mais toutefois d'une façon intelligente. En effet, à la sortie vous voyez d'un côté la paille des gerbes s'avancer en sautillant pour tomber dans un irrésistible tourbillon qui la projette dans une vaste grange, tandis que de l'autre côté s'échappe un flot abondant de grain bien net dont on remplira le grenier.

Une leçon se dégage de ce spectacle. La *batteuse*, c'est la vie qui nous broie par ses revers, ses adversités, ses maladies et ses souffrances de toutes sortes. Le grain, c'est notre âme qui sort nette et épurée, prête à être mise dans le grenier du Père de Famille, parce qu'elle a été soumise au terrible travail de la souffrance, dans le creuset purificateur de la vie. Ne craignons pas de tomber sous les dents de la souffrance : c'est le seul moyen de nous débarrasser de la paille de nos impuretés. Saint Ignace, martyr, ne disait-il pas qu'il était le froment du bon Dieu, et qu'il lui tardait d'être moulu par la dent des bêtes pour devenir le pain du Christ?



Chez les Jeunes

Bien chère Maman,

Le mois dernier, "*L'Abeille*" faisait part à ses lecteurs des réflexions de vacances d'un certain nombre de jeunes de Laprairie. Vous avez pu juger par ces quelques remarques du bonheur que nous avons goûté pendant ces deux beaux mois de

juillet et d'août et des exercices variés qui coupaient agréablement notre temps de chaque jour.

Je voudrais vous mettre, ce mois-ci, au courant d'un voyage des plus intéressants entrepris par tous les postulants et juvénistes de Laprairie, au cours des dernières vacances, sous la conduite d'un professeur à l'éloquence entraînant. Oh! je vous en prie, ne vous réeriez pas trop vite; il ne s'agit nullement de note ou de facture à acquitter, car les frais du voyage ont été insignifiants et les compagnies de chemin de fer ou de navigation n'ont pas reçu un sou de notre poche.

C'est en imagination que nous avons voyagé, et nous sommes allés loin, bien loin, jusqu'à Rome, passant toutes nos vacances dans la Ville éternelle. Nous y sommes allés en simples pèlerins, conduits par l'amour de l'Eglise et désireux de connaître la capitale du monde chrétien, d'y goûter d'ineffables douceurs et des joies à nulle autre pareilles.

Pour ma part, chère Maman, j'ai soigneusement annoté mes impressions en cours de route afin de vous en faire part et de vous mettre au courant de tout ce que j'ai vu et entendu.

Nous quittons donc Montréal à bord du "*Pietro*", vaisseau mis gracieusement à notre disposition par la Compagnie du Pacifique Canadien. L'air vif et pénétrant du soir ne permettant pas de séjourner sur le pont, je vous écris du salon des premières, assis délicieusement dans un fauteuil moelleux, large et profond. C'est d'ici que chaque soir, avant de fermer les yeux, ma dernière pensée ira vers vous.

Le début de notre voyage a été fort heureux. Le 8 juillet, au soir, (je reviens un peu en arrière), ce sont les préparatifs du grand voyage. Le lendemain, dès l'aube, les juvénistes, gais et joyeux, montent à la chapelle placer l'expédition sous la garde du Sacré Cœur, de sa douce Mère et du bon saint Joseph; puis ce sont des souhaits touchants des membres de la Communauté. Sur les 6 heures, chacun s'installe de son mieux, avec ses bagages, dans le vaste autobus qui a tôt fait de nous conduire au port de la métropole. Sans tarder, nous faisons une dernière prière au sanctuaire de Notre-Dame de Bonsecours, lui recommandant ardemment de veiller sur notre voyage.

Une heure après nous sommes sur le *Pietro*, filant déjà assez bien. Nous disons adieu à Montréal et bientôt se succèdent à droite et à gauche clochers et villages du Québec pittoresque. Nous arrivons au lac Saint-Pierre qui s'étend, calme et majestueux, reflétant sur son onde légèrement ridée les feux ardents du soleil de midi; puis, c'est le Juvénat de la Pointe-du-Lac, perdu dans son nid de verdure, la ville de La Violette, où nous venons d'ouvrir une école dans la paroisse Sainte-Cécile. Nous voyons avec plaisir la cité de Québec et la merveille d'équilibre du génie humain, le *pont de Québec*, puis le fleuve va s'agrandissant de plus en plus; l'approche du golfe se fait sentir: le roulis et le tangage que les matelots nous disent pourtant minimes, ne font rien moins que de nous inquiéter. Pourtant le plus grand

nombre peut assister à une causerie intime du chef de notre voyage sur le premier contact de Jacques Cartier avec les indigènes du Canada, en 1534.

Cette conférence donnée, on peut dire, sur les lieux mêmes qui furent explorés par l'habile navigateur, avait un charme tout particulier et nous faisait revivre toutes nos leçons et nos lectures sur les premiers temps de la colonie.

J'aimerais bien m'entretenir plus longuement avec vous, bonne Maman, mais voici que la fatigue me gagne, mes paupières faiblissent et la main devient lourde. A genoux, au pied de mon lit, je vais prier le divin Maître de veiller sur vous et de protéger votre enfant qu'une mince cloison sépare désormais des abîmes profonds de l'Océan.

• • •

Notre retraite.

Le mardi soir, 24 août, après une préparation fervente, nous entrons enfin en retraite pour trois jours, Avec quel élan nos voix entonnèrent le *Veni Creator* de l'ouverture. Et pendant ces jours bénis, quelle ferveur, quelle atmosphère de piété!

Toujours plongées dans un saint recueillement, nos âmes écoutaient la voix de l'Esprit-Saint, nous invitant à former un nouveau plan de vie, nous pressant de poursuivre avec générosité le travail de notre formation religieuse. Aussi est-ce avec une attention respectueuse que nous écoutions les instructions, si riches de conseils pratiques du R. P. Chagnon, S. J., notre prédicateur, dont la parole simple et enflammée nous faisait tant de bien. Que ce bon Père trouve ici l'expression de toute notre reconnaissance.

• • •

A l'œuvre donc!

Au matin du 30 août le soleil a un air narquois en nous voyant prendre place à nos bureaux. Pendant que les livres s'empilent devant nous, notre imagination fait ses adieux aux heures libres des vacances : adieu les bains frais et joyeux, les gais pique-niques et les courses vagabondes! Adieu les cueillettes de baies succulentes, les excursions de pêche et les plats de friture dorée!

C'est maintenant l'heure de l'étude assidue, du labeur diligent. Malgré tout, les fronts restent sereins et l'ardeur s'allume dans les yeux. Après quelques paroles de bienvenue de nos dévoués professeurs, l'activité devient générale. Dire qu'un mois entier s'est déjà écoulé depuis ce nouveau contact avec nos manuels scolaires! Vraiment le temps passe vite en bonne compagnie!

• • •

Départs.

Deux de nos bien-aimés professeurs nous ont quittés vers la fin des vacances : le C. F. Boniface pour notre *High School* de Plattsburg et le C. F. Hilarion pour notre nouvelle école Sainte-Cécile, aux Trois-Rivières.